

La Rose tatouée

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « DES CLASSIQUES »

La Ménagerie de verre, traduction Jean-Michel Déprats, 2000, 2004

Tennessee Williams

La Rose tatouée

Texte intégral

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Daniel Loayza

éditions
THEATRALES

« En scène », une collection pour prolonger la représentation.
Direction éditoriale : Pierre Banos et Jean-Pierre Engelbach.

The Rose Tattoo © 1950, The University of the South, Sewanee, Tennessee, États-Unis.

© 2012, éditions Théâtrales,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-84260-615-2 • ISSN : 1275-4498

Photo de couverture : © Manon Tézier.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *La Rose tatouée*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de l'agence MCR - Marie-Cécile Renaud, 11 rue Le Regrattier, 75004 Paris, mayalen@paris-mcr.com. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

La Rose tatouée de Tennessee Williams

[en scène]

Traduction de **Daniel Loayza**

Mise en scène de **Benoît Lavigne**

CRÉATION

Le 9 octobre 2012 au **Théâtre de l'Atelier, Paris**

AVEC

Rasha Bukvic (Alvaro)

Monique Chaumette (Assunta)

Grétel Delattre (Estelle Hohengarten et Miss Yorke)

Estelle Doré (Violetta)

Bérangère Gallot (Peppina)

Jean-Yves Gautier (le Père De Leo)

Martin Loizillon (Jack)

Herrade von Meier (Flora)

Sandrine Molaro (Bessie)

Sophie Nicollas (Giuseppina)

Nicolas Pujolle (le Docteur et le Vendeur)

Cristiana Reali (Serafina)

Léopoldine Serre (Rosa)

Collaboration artistique : **Sophie Mayer**

Décor : **Laurence Bruley**

Costumes : **Tim Northam**

Lumières : **Stéphanie Daniel**

Musique : **La Manufacture Sonore**

À Frank

Pour la Sicile

« Ô Frondeur ! fais éclater l'amande de mon œil ! Mon cœur a pépié de joie sous les magnificences de la chaux, l'oiseau chante : « ô vieillesse !... », les fleuves sont sur leurs lits comme des cris de femmes et ce monde est plus beau

qu'une peau de bélier peinte en rouge ! »

Saint-John Perse, Anabase, 1924.

Acte I

Scène 1 • Soir	15
Scène 2 • Presque au matin, le jour suivant.....	24
Scène 3 • Midi, le même jour	25
Scène 4 • Une fin de matinée de printemps, trois ans plus tard.....	28
Scène 5 • Tout de suite après	35
Scène 6 • Deux heures plus tard le même jour.....	44

Acte II

Scène 1 • Deux heures plus tard ce jour-là.....	59
---	----

Acte III

Scène 1 • Soir du même jour	85
Scène 2 • Juste avant l'aube du jour suivant	100
Scène 3 • Matin	105

Personnages

SERAFINA DELLE ROSE, couturière, épouse puis veuve de Rosario Delle Rose

ROSA DELLE ROSE, leur fille à 12 ans puis à 15 ans

GIUSEPPINA, MARIELLA, PEPPINA, VIOLETTA, TERESA, femmes du quartier

BRUNO, SALVATORE, VIVI, enfants du quartier

ASSUNTA, guérisseuse

LA STREGA, vieille sorcière

ESTELLE HOHENGARTEN, jeune femme blonde

BESSIE et FLORA, clowns de sexe féminin et d'âge moyen

LE PÈRE DE LEO, prêtre de la paroisse

JACK HUNTER, marin, 17 ans

ALVARO MANGIACAVALLO, camionneur, 25 ans

LE DOCTEUR

MISS YORKE, enseignante du secondaire

UN VENDEUR DE NOUVEAUTÉS

Autres enfants et femmes du quartier, voix

Note de l'éditeur :

Conformément à la présentation adoptée dans le texte original, les passages en italien ne figurent pas en italiques. Certaines erreurs typographiques ou orthographiques des passages en question ont été corrigées. Ces corrections n'affectent en rien leur sens ni leur esprit.

Note de l'auteur sur le décor

Lieu : un village peuplé majoritairement de Siciliens, quelque part sur la côte du golfe entre la Nouvelle-Orléans et Mobile. Temps : le présent.

Au lever du rideau, nous entendons un chanteur folklorique sicilien accompagné d'une guitare. Il chante. Ce chant reprend à chaque division principale de la pièce et s'achève quand le rideau tombe.

Le premier effet de lumière est extrêmement romantique. Nous découvrons une petite maison assez mal entretenue, flanquée d'un palmier qui s'appuie rêveusement à l'un de ses coins et précédée à l'autre bout d'une terrasse dans un triste état, avec de minces colonnettes, des marches qui s'affaissent et des balustrades cassées. Le décor semble presque tropical, car outre les palmiers, nous voyons aussi de hautes touffes de joncs aux plumets duveteux et une étendue assez épaisse d'herbe de la pampa. Cette herbe pousse sur la pente d'un talus le long duquel passe une grand-route invisible, où l'on entend de loin en loin passer les voitures. La maison a une entrée à l'arrière, qu'on ne voit pas. La façade du bâtiment peut être un écran de tulle qui se soulève pendant les scènes d'intérieur, à moins que l'absence de toute paroi n'expose directement les pièces au regard.

Le premier effet romantique de lumière est une tardive tombée du jour, au ciel d'un bleu délicat, vibrant d'un chatoiement plus aquatique qu'aérien. De fragiles points de lumière clignent comme des lueurs reflétées dans les eaux d'un port au crépuscule. Le rideau se lève loin au-dessus de la basse toiture en zinc de la maison.

Nous découvrons un intérieur aussi coloré qu'une baraque de foire. Il y a beaucoup d'objets de dévotion, de cadres rubis ou dorés, la cage de laiton d'un perroquet aux couleurs criardes, un vaste aquarium rond plein de poissons rouges, des carafes et des vases de verre taillé, du papier à décor de roses, un tapis rose ; tout est d'un éclat exclamatif, pareil à la projection du cœur d'une femme passionnément amoureuse. Il y a un petit autel contre le mur entre les pièces, avec un prie-dieu et une statuette de la Madone portant une robe bleue semée d'étoiles et une couronne d'or. Devant elle, une veilleuse brûle perpétuellement dans sa coupelle de verre rubis. Il s'agit de montrer ces mystères tapageurs, enfantins, avec

autant de sentiment que d'humour, sans les ridiculiser, en respectant les aspirations religieuses dont ils sont les symboles.

À l'extérieur, une enseigne indique que Serafina, dont cette maison est le foyer, fait de la « COUTURE ». L'aménagement intérieur fournit des preuves de cette vocation. Le trait le plus saillant est une collection de mannequins de tailleur. Il y en a au moins sept, à taille humaine, de différents types et dans diverses attitudes. (Ils devront être fabriqués spécialement pour la pièce : leur fonction n'est pas d'être réalistes. Ils sont dotés d'articulations pliables permettant de modifier leurs positions. Leurs bras se terminent au poignet. Toutes leurs poses ont quelque chose de dramatique qui fait songer à celles que prenaient les actrices déclamatoires de la vieille école.) Les principaux d'entre eux sont une veuve et une mariée qui se font face dans le salon et semblent, vu leurs attitudes violentes, s'affronter dans une aigre querelle. Rien ne manque au costume de la veuve, du chapeau à crêpe noir aux escarpins noirs. La tête sans visage de la mariée porte une couronne de fleurs d'oranger d'où pend une voilette blanche et fluide, et sa robe de tulle est garnie de satin blanc – brillant, immaculé.

La plupart des mannequins et des matériaux de couture sont confinés dans la salle à manger, qui est aussi l'atelier de Serafina. Dans la même pièce se trouve un haut buffet au sommet duquel se trouvent plusieurs bouteilles poussiéreuses de spumante importé de Sicile.

Acte I

Scène 1

C'est l'heure que les Italiens appellent prima sera, le début du crépuscule. Entre la maison et le palmier, l'étoile féminine brûle avec un éclat presque émeraude.

Les mères du voisinage commencent à rappeler leurs enfants à la maison pour le repas ; leurs voix sont proches et distantes, pressantes et tendres, comme les notes variables du vent et de l'eau. Il y a trois enfants : Bruno, Salvatore et Vivi, rangés devant la maison, l'un avec un cerf-volant en papier rouge, l'autre avec un cerceau, et la petite fille avec une poupée habillée comme un clown. Leurs attitudes expriment le repos passager ; tous ont les yeux levés vers on ne sait quoi – un oiseau, un avion qui les survole – tandis que les voix maternelles les appellent.

BRUNO.- Les garde-côtes ont hissé les drapeaux blancs.

SALVATORE.- Ça veut dire qu'il va faire beau.

VIVI.- J'adore quand il fait beau.

GIUSEPPINA.- Vivi! Vieni a mangiare!

PEPPINA.- Salvatore! Rentre à la maison!

VIOLETTA.- Bruno! À table!

Les appels sont répétés tendrement, musicalement.

L'intérieur de la maison devient peu à peu visible. Serafina Delle Rose est sur le sofa du salon, attendant le retour de son mari Rosario. Entre les rideaux, une table dressée avec amour pour le repas ; une bouteille de vin dans un seau à glace et un grand bol de roses y sont posés.

Serafina a l'air d'une petite chanteuse d'opéra italienne bien en chair, dans le rôle de Madame Butterfly. Sa haute coiffure de cheveux noirs à la Pompadour a un éclat de charbon mouillé. Une rose y est maintenue en place par des épingles de jais étincelantes. Ses formes voluptueuses sont moulées dans de la soie rose pâle. Elle porte aux pieds de fines pantoufles à boucles brillantes et à hauts talons. À la voir siéger ainsi avec cette dignité

massive, on comprend tout de suite qu'elle porte une gaine serrée. Elle est assise très droite, dans une attitude étudiée, les chevilles délicatement croisées et un éventail de papier jaune décoré d'une rose peinte entre ses petites mains grasses. Des bijoux brillent à ses doigts, ses poignets, ses oreilles et autour de son cou. L'attente luit dans ses yeux. Pendant quelques instants, elle semble poser pour un tableau.

Rosa Delle Rose apparaît sur le côté de l'édifice, près du palmier. Rosa, la demoiselle de la maison, est une jeune fille de douze ans. Elle est vive et jolie ; il y a une intensité particulière dans chacun de ses gestes.

SERAFINA.- Rosa, où es-tu ?

ROSA.- Ici, maman.

SERAFINA.- Qu'est-ce que tu fabriques, cara ?

ROSA.- J'ai attrapé douze vers luisants.

On entend la voix fêlée d'Assunta qui approche.

SERAFINA.- J'entends Assunta ! Assunta !

Assunta fait son apparition et entre dans la maison, Rosa sur ses talons. Assunta est une vieille femme enveloppée dans un châle gris ; elle porte un panier rempli d'herbes, car elle est une fattucchiera, une femme qui pratique une forme simple de médecine. Tandis qu'elle entre, les enfants se dispersent.

ASSUNTA.- Vengo, vengo. Buona sera. Buona sera. Il y a de la sauvagerie dans l'air, pas un souffle et tout bouge.

SERAFINA.- Je ne vois rien qui bouge et toi non plus.

ASSUNTA.- Rien ne bouge de ce qu'on peut voir bouger, mais tout bouge, et je peux entendre le bruit des étoiles. Tu les entends ? Tu entends le bruit des étoiles ?

SERAFINA.- Mais non, c'est pas le bruit des étoiles, ça. C'est les termites qui dévorent la maison. Dis-moi, la vieille, qu'est-ce que tu vends, dans ces petits sachets blancs ?

ASSUNTA.- De la poudre, une merveille de poudre. Mets-en une pincée dans le café de ton mari.

SERAFINA.- Ça sert à quoi ?

ASSUNTA.- Et un mari, ça sert à quoi ! Je la fabrique avec du sang séché de bouc.

SERAFINA.- Davvero !

ASSUNTA.- Une merveille ! Mais surtout tu la mets dans son café après le repas, pas dans son café du matin.

SERAFINA.- Mon mari, il n'a pas besoin de poudre !

ASSUNTA.- Mes excuses, baronessa. Peut-être qu'il lui faut le contraire de cette poudre-là. J'en ai aussi de l'autre.

SERAFINA.- Mais non, mais non, ni l'une ni l'autre, pas de poudre du tout, la vieille. *(Elle relève la tête avec un sourire de fierté.)*

On entend au-dehors le grondement d'un camion qui approche sur la grand-route.

ROSA.- *(joyeusement)* Le camion de papa !

Un instant, elles restent à l'écoute, mais le camion passe sans s'arrêter.

SERAFINA.- *(à Assunta)* C'était pas lui. C'était pas un dix tonnes. Il a pas fait trembler les volets ! Assunta, Assunta, défais-moi un ou deux crochets, la robe est trop serrée !

ASSUNTA.- Alors c'était vrai, ce que je t'ai dit ?

SERAFINA.- Oui, c'est vrai, mais je n'avais pas besoin qu'on me le dise. Assunta, je vais te dire une chose que tu vas peut-être trouver incroyable.

ASSUNTA.- Celle qui me dira une chose incroyable n'est pas encore née.

SERAFINA.- Va bene ! Senti, Assunta ! – J'ai su que j'étais enceinte la nuit même de la conception ! *(Quelques notes de musique accompagnent ces mots.)*

ASSUNTA.- Ahhhh ?

SERAFINA.- Senti ! Cette nuit-là je me suis réveillée avec une douleur brûlante sur moi, là, sur mon sein gauche ! Une douleur comme une aiguille, vive, vive, des petits points de broderie brûlante. J'ai allumé la lumière, j'ai découvert mon sein ! – Et dessus j'ai vu la rose tatouée de mon mari !

ASSUNTA.- Le tatouage de Rosario ?